

Femmes courageuses de nos vies

Vie des femmes des années 18 à 20.

Après la 1ère guerre, la vie était difficile au Canada. Mes arrière-grands-parents maternels, les Clermont, ont immigré aux États-Unis et s'y sont établis. Ils y ont vécu toute leur vie.

Leur fille, Élisabeth, est revenue au Québec pour épouser Joseph Rondeau. Puis mes grands-parents Rondeau sont retournés aux États-Unis.

Ma mère, Antoinette Rondeau, est venue au monde à Lowell, Massachussetts, en 1905. Son frère aîné et sa sœur Janette, y sont nés aussi.

Cependant, en 1911, mes grands-parents Rondeau sont repartis au Québec pour fonder leur famille de 10 enfants.

Mes grands-parents paternels, les Roy, ont également eu 10 enfants. Mon père, Omer, avait un frère aîné qui s'était établi aux États-Unis, lui aussi.

J'admire ces deux grands-mères qui ont peiné du matin au soir pour élever chrétiennement leurs dix enfants. Je dis bien chrétiennement car elles étaient pieuses. Si la religion catholique n'avait pas exigé des mères d'avoir un enfant par année, les familles auraient été moins nombreuses et la vie moins ardue, pour ces femmes admirables qui méritent une place dans l'histoire. Je ne peux que souligner leur courage. Je leur dis bravo.

Ma mère, avant son mariage, a travaillé comme cuisinière, dans une famille aisée de Montréal. Mon père était analphabète (il avait seulement fait sa 2ème année). Il signait son nom, mais je ne l'ai jamais vu lire. Élevé sur une terre, il travaillait durement, labour, bûchage, foins.

Mes parents ont eu 7 enfants. La religion avait cédé quelque peu, mais la vie difficile des femmes ne se limitait pas à élever leurs enfants, elles aidaient leur mari dans les étables et les champs.

Ma mère travaillait autant dehors qu'à la maison, en particulier pour les foins et la traite manuelle des vaches. Elle cuisait son pain dans un four près de la maison, comme bien des femmes de ce temps. Ma mère cuisinait très bien et aimait recevoir.

L'économie était sa valeur principale : bas tricotés pour les hommes, tapis nattés pour utiliser les vêtements usés. Chez nous, rien ne se gaspillait.

Au printemps, ma mère préparait sa couche chaude et semait tomates et choux. Elle faisait un potager immense : 100 pieds de tomates qui se transformaient, à l'automne, en jus de tomate, ketchup et tomates rondes. La cave était notre épicerie, avec 2 carrés de patates, carottes, etc.

Nous avons deux sucreries et il fallait nourrir les hommes engagés. Nous n'avons jamais eu de tracteur ; mon père adorait ses chevaux.

Mes sœurs se sont mariées jeunes (18 ans). Je n'avais qu'un an et demi au mariage de ma sœur aînée. Deux de mes sœurs ont eu 9 et 8 enfants, le reste de la fratrie a eu 4, 3 ou 1 enfant. J'en ai eu 4 et mes enfants ont eu de 1 à 3 enfants.

Je vous présente mes arrière-grands-parents maternels et leurs enfants.

*Famille d'Élisabeth Clermont,
ma grand-mère Rondeau.*

Père : Maxime Clermont.

Mère : Amanda Beaudoin.

Debout à gauche, ma grand-mère Élisabeth.

Debout de gauche à droite :

Romulus, Marie-Louise et Priscilla.

Assise : Anna.



*Voici les grands-parents de mon mari,
qui s'appelaient Jean Mainville.*

Mr Charles Mainville et sa femme, Louisiana Godin.

Le petit garçon, Eustache Mainville, le père de Jean.

Et le bébé, Alice Mainville, sa tante.

Parlons de la tenue vestimentaire de mes arrière-grands-parents. Beaucoup de noir, des robes recouvrant les chevilles. Les femmes ne devaient pas les montrer car c'était indécent. Grande robes les couvrant des pieds à la tête afin de ne pas exciter la gente masculine. Vous pouvez le constater, le sourire n'était pas de mise sur les photos.

Puis, peu à peu, la mode est passée aux robes plus courtes et aux tissus fleuris. Finalement, plus le temps passe, plus la mode s'en permet.

Comme vous le voyez, la vie a changé en un siècle et les familles ont diminué. Les femmes se sont rebellées et ont réclamé des droits qui n'étaient réservés qu'aux hommes.

Pourtant, si nos aïeux ont connu la guerre et la grippe espagnole, cent ans plus tard, nous connaissons le coronavirus et nous craignons une guerre.

Éternel recommencement !

*J'ai eu de bons parents et je n'ai jamais manqué de rien. Merci papa. Merci maman.
Tout le monde n'a pas eu la même chance.*

Femmes courageuses de nos vies

MERCI À LA VIE

Souvenirs de mes deux grand-mères, Girard et Rainville.

Ma grand-mère Girard aimait faire des tartes-beignes et des bonbons aux patates. Et que dire de son gros pâté du Lac-Saint-Jean ? Elle aimait tricoter des bas pour les garçons et des chaussettes pour toute la famille. Son passe-temps préféré était de jouer aux cartes. Elle était bonne. Elle aimait aussi raconter des histoires.

Mon grand-père avait une ferme de moutons.

Ma grand-mère coupait et lavait la laine, cardait et filait l'été, pour être prête à tricoter l'hiver. Elle montait son métier à tisser. Elle m'a donné le goût de tricoter. J'ai tissé avec maman dès mon jeune âge. L'été, on taillait le coton. Et l'on en faisait des boules pour l'hiver.

Maman cuisinait beaucoup pour les fêtes, car la maison était pleine de ses frères et sœurs, et de la famille de papa aussi. Mes grands-parents étaient présents. De beaux souvenirs. La musique était très importante dans les deux familles.

Ma grand-mère Rainville était forte sur les repas. Sa dinde était la meilleure et ses tartes aux citrons-raisins-pommes étaient sans pareil. Personne ne pouvait en faire des semblables.

Elle aussi taillait le coton pour en faire des courtepointes, de tous les modèles possibles.

Aujourd'hui, c'est maman qui travaille au métier, fait des courtepointes à volonté, des tartes de toutes sortes (citron, pomme, raisin, fraise). Les gâteaux aux fruits de grand-mère Girard étaient très bons.

Maman a appris à faire le gros pâté, l'a fait goûter à ses frères et sœurs et ils l'ont aimé.

Durant l'été, nous nous rendions chez le grand-père de maman, Narcisse Rainville, mon arrière-grand-père. Malheureusement, je n'ai pas connu mon arrière-grand-mère Alexandrina.

Aujourd'hui, c'est mon neveu qui remplace maman aux fourneaux. Il n'y a rien de plus beau.

Lise Roy.



**Grand-mère
Eugénie Chouinard Girard**

Femmes courageuses de nos vies

À CETTE ÉPOQUE

À cette époque, les bébés naissaient dans les choux. Mon histoire à moi commença dans un champ de framboises, le 29 juillet 1938.

C'était l'été, les rayons du soleil étaient brûlants. Il faisait très chaud et humide, mais chacun vaquait à ses occupations.

Mon grand-père était assis à l'ombre, sous le gros érable, avec ma sœur Gilberte, âgée de cinq ans. Mon père s'affairait aux champs, à faucher le foin. Il fallait bien engranger, pour nourrir les animaux durant l'hiver ! Le travail dur ne l'empêchait pas de penser qu'à la maison, il pouvait se passer quelque chose d'important...

Préoccupé, de temps à autre, il levait les yeux vers la maison. À un moment, il vit venir, bien tranquillement, ma mère avec son panier sur le bras.

- Qu'est-ce qui se passe ? Elle a décidé d'aller aux framboises.... Oui, j'ai bien vu, elle s'en va aux framboises en bordure du bois !

Mon père, inquiet, courut vers elle...

- Ça n'a aucun bon sens de faire la cueillette des framboises par une température aussi chaude et surtout, tu es sur le point d'accoucher. Qu'est-ce que tu penses ?

Mais ma mère avait décidé de cuisiner des tartes aux framboises pour le souper.

- Ne t'inquiètes pas ! Il me reste encore du temps avant le grand jour.

- Fais comme tu veux. Si tu as besoin de moi, tu m'appelles. Je vais continuer à travailler pas loin.

Ce qui devait arriver, arriva !

Après environ une heure de cueillette, ma mère voulut revenir à la maison. Impossible ! Moi, j'avais décidé de venir au monde. J'avais sûrement dû trouver qu'il faisait trop chaud, j'avais besoin d'air !

Malgré le bruit de la faucheuse, papa prêtait toujours l'oreille. Soudain, il entendit son nom. Rapidement, il s'avança vers ma mère. Il la fit asseoir sur le siège, à sa place, pour la ramener à la maison. Il aurait bien voulu aller plus vite, mais c'était imprudent dans ces conditions. Tous les deux trouvèrent le chemin du retour très long.

Et là, la course commença... Ma mère rappela à mon père ce qu'il fallait faire.

- Mets-toi une chemise nette, pis amène la petite chez ma sœur Irène. En revenant, avertis Cécile de se préparer, ça va sûrement se passer ce soir !

Mon père exécuta les volontés de ma mère.

De retour à la maison, après s'être informé de son état, mon père repartit aussi vite vers le village, pour prévenir le médecin. Papa m'a souvent raconté que son grand cheval brun café, qu'il nommait Papillon, avait eu très chaud cette journée-là.

Il faut dire que mon père avait une grande passion pour les chevaux. Il avait ce qu'il appelait des chevaux de trait, pour les gros travaux et un autre plus racé, plus élancé, plus rapide pour faire les commissions.

La soirée fut longue et pénible pour ma mère. Vers les trois heures du matin, je décidai de délivrer ma mère de ses souffrances et de montrer le bout de mon nez.

Voilà le grand jour de ma naissance !

Maman femme remarquable

*Maman a toujours eu une grande ouverture d'esprit. On la considérait
autant comme une amie que comme une mère.*

Elle élevait ses dix enfants avec autant d'attention pour chacun.

*Si j'avais besoin d'elle j'avais l'impression d'être enfant unique tellement
Elle était présente.*

Avec une famille aussi nombreuse elle cousait tout notre linge.

C'était remarquable le talent qu'elle avait pour coudre n'importe

Quoi, même un manteau sans se servir de patron. Elle a été la première

Femme dans mon petit village d'Abitibi à porter le pantalon.

À mes yeux elle était aussi remarquable qu'une cheffe d'entreprise.

Car gérer une maisonnée avec des adolescents et des bébés, suivre l'évolution

Des générations d'une époque à l'autre en s'informant continuellement

Ça c'est remarquable!

Lise Larochelle

Femmes courageuses de nos vies

À ma mère

Elle nous a toujours reçus avec un grand sourire.

Jeune, elle nous a appris à respecter les autres, à écouter les personnes, à avoir de la patience et à aimer. Elle nous montrait à cuisiner, à jouer avec différents jeux, à coudre, à réparer nos vêtements.

L'été, on apprenait à jardiner et à canner les légumes récoltés du jardin.

C'était un grand plaisir !

Pierrette



Une belle-sœur en or

Bonjour, j'aimerais vous parler de ma belle-sœur, Francine, une personne que j'aime beaucoup. Une Gaspésienne de cœur. Elle était la conjointe de mon frère Pierre, qui est décédé à 40 ans d'un cancer du poumon.

Nous l'avons toujours invitée dans toutes nos petites fêtes de famille.

Mon frère Réal se divorce et v'là que la vie les réunit ! Ils sont mariés.

Quelle belle chance d'avoir ce bout de femme dans ma vie. Elle a aidé ma mère durant ses trois derniers mois de vie.

Les nuits blanches, les couches, le lavage, l'aider à manger, brosse ses dents, couper et coiffer ses cheveux.

Quelle chance d'avoir une personne de cœur.

Nicole Boulé

Hommage à Betty White

Betty White est une actrice américaine née le 17 janvier 1922, à Oak Park, et décédée le 31 décembre 2021, à Los Angeles, quelques jours avant son 100e anniversaire.

Elle a débuté sa carrière en 1949 d'une longévité exceptionnelle. C'est une véritable légende. Encore à l'âge de 98 ans, elle était sur scène pour faire rire son public.

Elle était aussi très impliquée dans la cause animale, une cause qui me tient très à cœur. Merci à Betty White.

Carole D

*Textes rédigés
par les étudiantes
en informatique de
Saint-Félix-de-Valois.*

JE VOUS PRÉSENTE MA FILLE

Elle se prénomme Peggy Lebel, née le 26 décembre 1975 vers 10h le matin.

C'est une petite fille qui a su se faire un chemin dans la vie et j'en suis très fière.

Malgré son handicap, elle n'a pas lâché. Aujourd'hui, elle est en fauteuil roulant, avec un chien guide pour l'aider. Elle travaillait à l'hôpital comme préposée aux bénéficiaires.

Elle aimait son emploi, puis une grosse personne dans un gros fauteuil roulant lui a passé sur le pied gauche en lui écrasant les os du pied; impossible d'être réparé et cela lui a apporté une maladie dont je ne me souviens pas du nom.

Elle fait beaucoup de bénévolat. Elle s'est même construit une petite entreprise qui s'appelle « Fils en folie adaptés » et ça fonctionne très bien. Tout est fait à la main soit au crochet ou métier à tisser et couture. Elle fait des tuques, foulards, bas, mitaines, sac à pain, linge de table, linge à vaisselle, navette pour laver la vaisselle, ainsi que serviettes à main et, sur commande, draps de bain. Elle donne même des cours de tissage à l'AFEAS.

Voilà ma fille très courageuse. Forte de caractère, elle est toujours prête à aider tout le monde.

Madeleine Malo

Femmes courageuses de nos vies

Les femmes courageuses ont tous les âges. Pour le Journal des étudiants, deux participantes ont raconté un événement important de leur vie. L'entrevue s'est déroulée en atelier de français. Voici leur histoire de courage.

Ce qu'on fait pour un autre

Au primaire, dans une école de Lanaudière, il y a une trentaine d'années.

Sandy et Mélanie étaient dans la même classe et subissaient toutes les deux de l'intimidation.

Mélanie : « Sandy était une fille dans ma classe. Les élèves l'écoeuraient : dans la classe, dans les corridors, dans la cours, dans l'autobus. Ils lui jetaient des choses, la poussaient, lui mettaient de la nourriture sur la tête, l'insultaient, racontaient des mensonges, la traitaient de salope et de malpropre. »

Sandy se sentait mal, pleurait, était triste. Sandy : « Un jour, quelqu'un a versé sa bouteille sur moi; quand je parlais, personne ne m'écoutait; un autre jour, quelqu'un m'a poussée; tout le monde sacrait après moi ». Mélanie : « Moi aussi j'étais intimidée. À cause de ma taille, de mon poids. En plus, j'habitais une ferme. »

Mélanie était l'amie de Sandy, qui allait la rencontrer pour lui parler. Mélanie : « La situation la fâchait. Ça me désespérait. Tu peux m'écoeurer, mais touche pas à mes amis. »

Aussi, quand Mélanie voyait quelqu'un écoeurer Sandy, Mélanie parlait à la personne : « Ça te tente pas d'affronter des personnes de ta force, de ta mentalité ? ». En général, la personne partait.

Mélanie : « Les profs ne faisaient rien. Un jour, la prof m'a punie parce que j'avais répondu à un garçon de la classe. Je lui ai dit que c'était lui qui intimidait. La prof a répondu : j'e n'ai rien vu, rien entendu. C'est toi que j'ai entendu parler. La prof intimidait aussi, je riais jaune. »

Sandy et Mélanie détestaient l'école.

Sandy : « Je mangeais à la cafétéria. Quelqu'un faisait du dégât dans mon lunch. Un autre me faisait tomber avec un croche pied. »

Mélanie : « Je loupais le bus pour ne pas aller à l'école. Je changeais l'heure du cadran ou je me cachais derrière un arbre. Un jour, j'ai mangé de la colle pour avoir l'attention de la part du prof. Même les éducatrices m'agaçaient. »

Sandy : « Une fois, mon père est venu à l'école pour dire à un garçon qu'il n'avait pas le droit de me toucher, sinon il en parlerait à ses parents. »

Mélanie : « Je n'osais pas en parler à ma mère, déjà occupée avec mes frères. »

Sandy et Mélanie prenaient aussi le bus ensemble.

Sandy : « Un jour, en particulier, je me suis assise à l'avant. Je me sentais mal, déçue. Un garçon m'envoyait des avions en papier. Mélanie lui a dit non. »

Mélanie : « J'ai pris son bras et je l'ai assis à son banc. Après, je suis allée m'asseoir à côté de Sandy. J'avais peur de me faire chicaner, mais le chauffeur m'a fait un pouce. Sandy s'est mieux sentie. Je suis restée surprise par moi-même d'avoir été capable. J'en avais assez. J'en étais malade. C'était assez. Ma mère avait écrit au chauffeur, ça m'avait encouragée. »

Ce jour-là, les autres élèves ont compris le message. Mélanie : « Ils se sont dit Oh ! Elle est capable de s'affirmer. Après, ils se sont tenus tranquilles. Ça a calmé les choses un peu. J'étais fière de moi. »

Après cet événement, Sandy s'est sentie mieux, en sécurité. Mélanie : « À l'arrivée des nouveaux élèves, les intimidateurs les prévenaient de ne pas nous embêter, que nous étions capables de nous défendre. »

Mélanie : « Quand on subit de l'intimidation, on ne réagit pas, on n'en parle pas, parce qu'on a peur que ça empire. Dans notre temps, il n'y avait pas d'internet. Une fois rentrées à la maison, on pouvait essayer de mettre ça de côté. Aujourd'hui, c'est pire, internet te suit partout. »

Chose certaine, en trouvant le courage de dire non, Mélanie a apporté une grande aide à son amie Sandy, et s'est aidée elle-même. Elles peuvent être fières d'avoir dit non !

Entrevue réalisée en mars 2022, avec l'accord de Mélanie Dulong et de Sandy Dion.

CE QU'ON FAIT POUR UN AUTRE

(Paroles : René Simard)

Couplet

Quand on a un copain
qui connaît des ennuis
Quand on a un copain
qui est dans le pétrin
Il doit pouvoir au moins
compter sur notre appui
Nous savoir près de lui
Et en cas de besoin,
Il faut l'aider
lui donner un coup-de-pouce
Il faut l'aider,
venir à sa rescousse.

Refrain

Ce qu'on fait pour un autre
n'est jamais perdu
Ce qu'on fait pour un autre
nous sera rendu
Ce qu'on fait pour un autre
n'est jamais perdu
Ce qu'on fait pour un autre
nous sera rendu
Un jour ou l'autre

Couplet

Quand on a un ami
qui affronte un problème
Quand on a un ami
qui a le coeur en peine
Qu'il soit grand ou petit
la douleur est la même
Qu'il soit grand ou petit
il a besoin qu'on l'aime,
Il faut l'aider
lui donner un coup-de-pouce
Il faut l'aider,
venir à sa rescousse.

Ressources pour femmes courageuses

- * Fondation Jasmin Roy - 514-393-8772 - www.fondationjasminroy.com
- * Jeunesse j'écoute : 1-800-668-6868 - www.jeunessejecoute.ca
- * Cyberaide : 1-866-658-9022 - www.cyberaide.ca
- * Prévention du suicide : 1-866-277-3553 - www.aqps.info
- * Tel-Jeunes : 1-800-263-2266 - www.teljeunes.com
- * Éducation coup de fil : 1-866-329-4223 - www.education-coup-de-fil.com